

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Arthur VANNAY

Th. Botrel et les “Chansons de chez nous”, partie II

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 142-147

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Th. Botrel et les "Chansons de chez nous"

La *Paimpolaise* est devenue ainsi la plus populaire de nos chansons contemporaines. Presque toutes celles de Botrel semblent être rythmées d'après le mouvement des flots et bercent l'âme de leur mouvement cadencé comme elles bercent la nature mystique et rêveuse des « fils d'Armor ». La note mélancolique et plaintive domine et ce n'est pas leur moindre charme. Telle est la puissance évocatrice

de quelques-unes de ces pièces que l'on se sent ému et transporté sur les bords de cette mer immense où se perd le regard rêveur du marin breton, sur ces côtes désolées et abruptes que rend encore plus tristes le vol mélancolique des cormorans, ou aux pieds des dolmens des forêts autour desquels l'imagination se plaît à reconstituer les cérémonies du culte druidique.

Théodore Botrel a été longtemps parmi les marins ; il a vécu de leur vie et il sait quelle fascination exerce la mer sur ces hommes qui sont pourtant certains de trouver presque tous, dans son sein, leur tombeau. Il a vu les pleurs des orphelins, l'angoisse des épouses, les bras des mères tendus avec haine vers la « mangeuse d'hommes », le départ des pêcheurs de Terre-Neuve et d'Islande, leurs affreuses souffrances et les nombreux naufrages semant le deuil dans les villages de la côte.

Ainsi, dans les *Chansons de Chez nous*, c'est la mer qui intervient presque toujours et qui forme le fond des délicieux tableaux dont un artiste a orné le recueil.

Cette passion du marin pour son métier est exprimée dans la seconde des *Chansons de Chez nous*. Pour se donner plus exclusivement à la grande charmeuse, le marin renvoie sa fiancée :

En vrai marin, j'ai, pour la Mer,
Un amour sauvage et farouche,
J'ai soif de son baiser amer,
Qui parfume et meurtrit ma bouche.

Quand on lui fait quelque chagrin
La Mer se venge de l'infâme
C'est pourquoi le pauvre marin
Ne devrait jamais prendre femme !

Le pauvre enfant dont les parents, pour le garder auprès d'eux, veulent faire un prêtre, pleure, assis sur les rochers du rivage :

C'est marin que je voudrais être,
Et non pas Cloarec studieux !

A un autre, l'Océan a détruit sa demeure au bas de la falaise, brisé son bateau, englouti ses trois fils :

Il m'a volé les petits lieux
Qui devaient me fermer les yeux
Je devrais le haïr ! et pourtant,
Malgré moi, j'aime l'Océan !!!

Les « Terre-Neuvas » surtout épisode où deux malheureux pêcheurs égarés par la brume loin des vaisseaux, sur un frêle canot, restent pour toujours perdus en mer, font, avec leur mélodie funèbre, un lugubre effet.

La nuit dura trois jours
Aux bancs de Terre-Neuve
On ne reverra plus,
Les pauvres disparus.
Sonnez, sonnez le glas
Pour les deux Terre-Neuvas !

Mais, venons-en à un autre sentiment éprouvé d'autant plus vivement par les Bretons qu'ils sont plus rudes et plus naïfs et dont les effets sur leur nature sont d'autant plus intéressants à analyser. Il fournit à Botrel des tableaux poétiques exquis. Il est vrai que, jusque dans l'amour, le jeune homme conserve son caractère grave et religieux : mais sa tendresse si contenue qu'elle soit, n'en est pas moins fort touchante et touchante aussi la manière dont il l'exprime :

Le soleil tombe au sein des flots
La terre a les yeux clos
Ma « douce », allons-nous en tous deux
Le long des chemins creux.
Ma « douce », allons voir notre champ
Doré par le couchant !
Je vois tous les astres des cieux
Se mirer dans tes yeux.
Béni soit le Dieu de bonté
Qui fit les soirs d'été !

La *Chanson du Blé noir* et celle du *Pâtour* accompagnent, de leur triste mélopée, les plaintes qu'arrache à deux malheureux leur amour méconnu. Mais, ici, comme dans *Ma douce Annette* ou dans *La Voix des genêts*, il est à remarquer, une fois de plus, combien la nature extérieure du pays influe sur les tempéraments, combien elle participe à la vie de ce peuple. Elle est vraiment le témoin, la confidente, la « grande amie ».

Il est une douce harmonie
Que j'aime et n'oublierai jamais
C'est la bizarre mélodie
Du vent soufflant dans les genêts.
Tout enfant, j'aimais à l'entendre,
Elle me berçait jusqu'au jour,
Plus tard, elle rendit plus tendre
Mon premier rendez-vous d'amour.

Légendes, Complaintes ou Berceuses se succèdent ainsi ou se mêlent aux souvenirs glorieux, montrant, par leur variété, l'heureux talent du barde breton. A la note héroïque des *Gas de Morlaix*, du *Petit Grégoire*, répond celle, plus plaintive, de *Fais dodo, mon gas*, ou de la *Ballade de la Vilaine*.

Le goguenard propriétaire du *Pommier enchanté* qui défie la mort ne le cède qu'au robuste porteur du *Pen-Bas* qui est sûr d'en imposer, avec son arme, à Saint Pierre lui-même à l'entrée du Paradis.

Ainsi la gaîté, et même une gaîté parfois très gauloise, a aussi sa part dans les ingénieuses fantaisies de Botrel. Dans la *Femme du Bossu*, nous sommes les confidents des misères du mari et de ses diaboliques projets de vengeance car le Bossu n'a pas l'âme aussi insensible à la jalousie que *Jobic le Philosophe*. Celui-ci apprend, sans un soupir de regret, au retour d'une campagne, que sa maison a été détruite par la houle, que son héritage paternel a été dilapidé, que son épouse lui a préféré un sien cousin et que leurs deux enfants restent à sa charge. Il chante même gaîment :

Qu'ai-je besoin d'une maison ?
Dans mon bateau, je couche !
Qu'ai-je besoin de la Lison ?
Je dors comme une souche !
Qu'ai-je besoin de quelques sous,
Lorsque la pêche donne ?
Buvons, chantons, résignons-nous,
Tout compte fait, la vie est bonne !

C'est le grand mérite de Botrel d'avoir su fixer, dans ses chants, la psychologie de ces fils des Celtes sur la nature desquels les passions humaines, ainsi que la joie et la douleur, agissent d'une façon toute particulière, et dont les sentiments veulent aussi être exprimés avec originalité « Dans *La Fanchette*, par exemple — pour citer encore Anatole le Braz — tout est du plus pur sentiment breton. Le poète a vu, avec justesse, et rendu, avec force, ce qu'il y a d'excessif dans ces natures véhémentes, de passion si fongueuse et de volonté si instable, capables des pires brutalités comme des plus exquises tendresses et qui oscillent, en moins de rien, de l'extrême révolte à l'extrême docilité. »

Mais, certainement, la note qui domine dans les *Chansons de Chez nous*, c'est celle du sentiment religieux auquel Botrel doit ses plus belles inspirations, parce que, à ce sujet surtout, ses chants sont un écho fidèle de sa foi et de celle des Armoriciens. Écoutons le paysan breton — dans *La Charrue*, la première pièce du recueil — inviter dès l'aube son fils à la prière, avant de commencer le labeur quotidien :

Disons, d'abord, notre prière,
Egrenons notre chapelet.
Demandons à Dieu s'il lui plaît
Bénir notre pauvre chaumière.

Mais ce fils abandonne son père pour aller à la ville.
Nous le trouvons de retour au dernier chant :

La goule pâle, à moitié nu,
Le cœur mort et le corps débile.

Et le père, qui lui pardonne, lui conseille de demander encore les bénédictions célestes :

Pour que le Roi de tous les êtres
Te laisse aimer, rêver, mourir
Dans le lit clos de tes ancêtres !

Quelle fraîcheur, quelle poésie dans l'*Angélus du soir* ! Quel ton de foi et d'ardente confiance dans l'invocation à *Notre-Dame des Flots* ! Dans ces coins de la vieille Bretagne où tout semble porter le cachet de l'immutabilité, quel écho doivent avoir le grave chant des *Semeurs*, le *Restons chez nous*, la *Voix des Cloches* !

Mais la perle du recueil, la pièce qui réalise l'idéal du genre, c'est le *Vœu à Saint Yves*. Botrel l'a dédiée à François Coppée, sans doute pour répondre, par ce trait plein de naïve foi, à la prière que le grand poète, à peine converti et visitant un sanctuaire breton plein d'ex-votos, avait élevée vers le Ciel pour lui demander la même croyance que ces humbles pêcheurs. Il lui montre une vieille bretonne dont le fils est parti en mer et qui vient offrir, en la cathédrale de Tréguier un petit bateau qu'elle a confectionné avec le plus grand art.

Pour résumer toute l'œuvre de Botrel, il faudrait citer, en entier, ici, l'admirable petite pièce de *l'Echo* où Botrel a renfermé toutes ses aspirations, tout son idéal, comme celui de ses bretons et qu'il termine par ces vers :

Assis à l'ombre de la Croix,
J'aime, je chante et je crois !

Arthur VANAY